

Jean Lurçat

Boris Taslitzky

J'ai fait la connaissance de Jean Lurçat fin 1933 à l'« Association des Écrivains et Artistes révolutionnaires » qui se transforma en 1934 en « Maison de la Culture » dont Louis Aragon devint le dirigeant et qui, dès 1936, avait rassemblé 40 000 adhérents par l'apport de ses filiales de province, sur le territoire national. Cette organisation avait participé à l'élan et à la création du Front Populaire, son mot d'ordre était « Contre la guerre et le fascisme et pour la défense de la Culture ». Jean Lurçat était membre du Comité directeur de l'une de ses organisations constitutives, celle des « Peintres et Sculpteurs »

En 1939, il m'avait demandé de venir l'aider à l'élaboration de petits cartons de tapisserie dans son atelier de la Villa Seurat. Ce fut là une collaboration éphémère interrompue par la guerre et mon rappel aux armées. Nous avons correspondu durant la « drôle de guerre » où il était à Aubusson avec Marcel Gromaire et Pierre Dubreuil, tous trois chargés de créer de grandes tentures pour le compte de l'État.

Après la débâcle, prisonnier de guerre évadé, je passais clandestinement en « zone libre » dans le but de me faire démobiliser, ce qui n'était possible qu'en fournissant un certificat de travail et d'hébergement. J'écrivis à Lurçat de m'envoyer ce certificat bidon ! Il me répondit par retour du courrier et je vins à Aubusson me faire démobiliser. C'est alors que Lurçat me demanda de rester quelque temps auprès de lui afin de l'aider à la réalisation de quelques cartons dont il avait la commande.

Nos journées de travail débutaient très tôt par une balade dans les bois à la recherche de champignons, de châtaignes et au ramassage de petits bois secs pour allumer le poêle de l'atelier qui lui était attribué dans les établissements Tabar. Après quoi, bien aérés et en bonne forme physique, commençait le travail de création dont nous produisions quatre mètres carrés chaque semaine et qui prenait immédiatement le chemin des ateliers de tissage. Lurçat était très attentif aux possibilités techniques d'exécution, s'informant sans cesse auprès des lissiers des secrets du métier et constamment anxieux d'être en mesure de leur fournir du travail en ces temps de chômage dans cette terrible époque où nous vivions dans la stupeur de la défaite. Cette attention

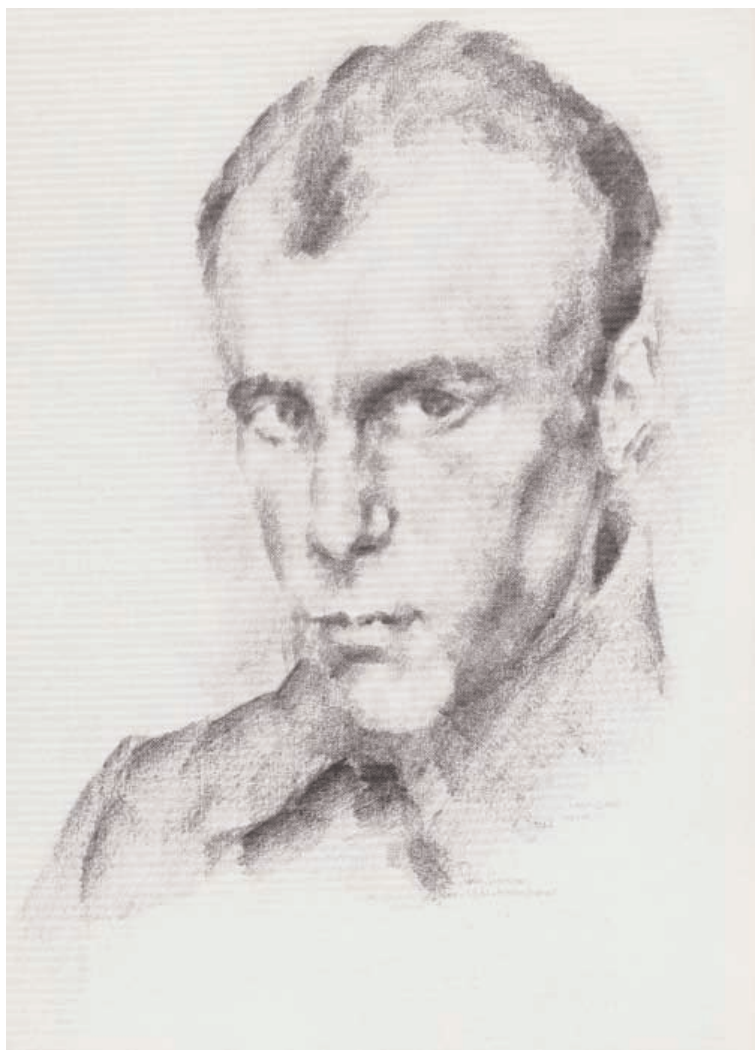
le poussait à développer son talent d'organisateur, à se transformer en ambassadeur de la Tapisserie française au cours de multiples voyages auprès de divers collectionneurs dont sa renommée d'artiste célèbre lui ouvrait les portes, afin d'obtenir des commandes et d'arracher à la misère maints lissiers sans emploi. Il avait compris très tôt qu'entreprenant le vaste projet de faire renaître l'art de la tapisserie, il ne pourrait y aboutir qu'en persuadant le plus grand nombre d'artistes et les meilleurs à s'y intéresser et ce fut à son exemple, grâce à son énorme pouvoir de conviction, que naquit ce moment unique dans les annales du XX^e siècle et classé sous le nom de renaissance de la Tapisserie Française. Ce mouvement porte en lui, par-delà même sa qualité artistique formidable, un sens évident du refus de l'abaissement national et la marque certaine de l'esprit de Résistance qui naquit dans le sein du combat populaire aux heures les plus noires et dont l'épanouissement se produisit à celles de la Libération.

Dès octobre 1940, parallèlement aux travaux de l'atelier, nous fabriquions de petits papillons qui étaient collés par les soins de deux jeunes ouvriers que j'avais connus à l'hôtel du Lion d'or où je prenais mes repas, dont les textes dénonçaient le gouvernement collaborateur de Vichy. Lorsque j'ai retrouvé le contact avec la clandestinité communiste, j'en informai Jean Lurçat et lui demandai s'il n'était pas temps de nous séparer. Il m'en dissuada et me dit qu'il ferait face financièrement à mes déplacements éventuels. Ce fut au printemps 41 que je fus convoqué par la police pour vérification d'identité. Je jugeai qu'il était temps de quitter Aubusson, ayant un point de chute dans le Lot et j'y partis en juin aux environs de Cahors où je rencontrai Aragon qui me donna les directives nécessaires aux tâches de rassemblement des éléments du « Front National pour la libération de la France ». Lurçat m'avait chargé, au moment de mon départ, désirant aussi changer d'air, de trouver un lieu commode à son travail. J'avais trouvé refuge auprès d'un confrère, Fabien Menot, ancien trésorier de l'« Association des peintres et sculpteurs » dans un hameau, Crégols, près de Saint Cirq Lapopie. Il y avait là un vieux petit castel en mauvais état qui était à louer. J'en informai Lurçat qui vint m'y rejoindre. Il y demeura le temps de prospecter la région afin de trouver un lieu plus apte et d'y faire venir sa femme Roxane.

De Crégols, il m'envoya à Vernet-les-Bains, dans la clinique du docteur Nicolo où était soigné Raoul Dufy, afin que j'y exécute le carton de la tapisserie dont Dufy avait fait une maquette. Ce fut *Bel été*, cette superbe tenture unique dans l'œuvre de ce grand artiste. À mon retour à Crégols, après avoir fait une liaison à Montpellier pour le

Front National, nous convînmes avec Lurçat qu'il fallait enfin nous séparer pour des raisons de sécurité. Il était temps de le faire. Je fus arrêté le 13 novembre à cause de la sottise d'un responsable qui en prenait à son aise avec les règles de la clandestinité. Je ne revis Lurçat que quatre années plus tard. Fidèle à ses convictions humanistes et sociales qui furent celles de sa vie entière, il avait gagné la victoire de la Tapisserie et terminé la Résistance dans les maquis du Lot.

Boris Taslitzky



Jean Lurçat, *Autoportrait*, 1915, fusain, 40 x 33 cm, collection Simone Lurçat.